

Il dit [Plotin au moment de mourir]: « Je m'efforce
de conduire le divin qui est en moi vers le divin qui
est dans l'Univers. »

Porphyre: *Vie de Plotin*

Prologue à la seconde édition

Les textes qui constituent la quatrième et la cinquième section de ce livre, ajoutés à cette édition, sont nés, de nombreuses années après ce qui précède, dans le même espace de pensée, et peut-être l'auteur de ces lignes n'en a-t-il pas d'autre.

« Le livre de Job et l'oiseau » date de l'année 1970 ; les chapitres de l'autre partie, qui se réfèrent tous à l'ancienne religion grecque, ont été écrits postérieurement. C'est pourquoi le contenu de *L'homme et le divin*, dans ses deux premières éditions, finit par prendre, me semble-t-il, une valeur d'introduction, quant à la plupart de ses arguments. Une valeur d'introduction à ce qui paraît aujourd'hui et, plus encore peut-être, à tout ce qui, conservé dans des dossiers, attend le moment propice d'être livré à l'attention d'un éventuel lecteur, aussi lointain et étranger que cela puisse paraître. Et aussi à tout ce qui se présente constamment à ma pensée. Il n'est pas dans mon intention de faire de *L'homme et le divin* le titre général des livres que j'ai fait imprimer ni de ceux qui vont l'être. Mais je ne crois pas qu'un autre leur convienne mieux. Même s'il est vrai que celui qui écrit le fait du dedans et ne peut voir le résultat du dehors. Et, quoique l'auteur de ces lignes n'éprouve nul conflit intérieur, et moins encore cette si fameuse « angoisse de la création », reste pourtant quelque chose qui interdit la vision du dedans, laquelle, par ailleurs, serait en tout cas le seul type de vision souhaitable.

Car s'il était possible de voir du dedans, il ne s'agirait pas d'une vision subjective mais d'une vision produite par un

regard qui unifie, en dépassant l'intérieur et l'extérieur. Objet et sujet seraient donc abolis dans leur opposition et même dans leur séparation, dans leur méconnaissance mutuelle de toujours. Et comme cette vision n'existe pas, nous sommes quelques-uns à devoir écrire ce que, pour le moment, nous voyons, où entre inévitablement la pensée. Inévitablement, puisque ce que l'on cherche c'est, on l'a dit, à voir ce qui se donne dès son origine même et tend à être communiqué.

L'individu se libère en donnant à voir ce qu'il voit, en donnant ce qui lui est donné. Car tout est toujours donné, même s'il faut beaucoup d'efforts pour le faire apparaître. Qu'il n'y ait nul conflit ni même la moindre « angoisse de la création » chez l'auteur, ne veut pas dire qu'il n'éprouve pas quelque chose, quelque chose qu'il voudrait faire savoir au lecteur pour qu'il lui pardonne, non seulement « ses nombreuses faiblesses », mais cette espèce d'ombre d'une faute originelle qui trouble tout ce qui s'écrit en vue d'être publié. Maintes pages de ce livre, il est vrai, furent écrites sans aucune intention de publication ; presque toutes celles que je livre aujourd'hui, plus que livrées par moi, semblent se livrer d'elles-mêmes comme si elles craignaient d'être brûlées. On trouvera certainement dans ces pages quelques paragraphes où la conscience d'être ce qu'on appelle « en train d'écrire », est venue interférer au moment où l'on pense qu'il faut expliquer une chose, qu'il faut la fonder sur une certaine argumentation ; au moment où l'on veut la rendre véridique, sans se contenter du fait qu'elle pourrait être simplement vraie. Moment d'extériorisation où la vitre s'embue ou se brise. Mais ce discours comme ajouté ou superposé au cours spontané de la pensée n'est pas l'intime événement qui se produit quand on écrit. Le véritable événement doit être cherché dans l'acte d'écrire sans la moindre crainte – ni le moindre espoir – d'être publié. Et je crois qu'il se produit dans..., j'allais dire – mais pourquoi pas ? – les abîmes du temps. Du temps qu'il faudrait écrire avec une majuscule, du

PROLOGUE

temps total ; de l'immensité du temps qui, paradoxalement, nous enferme et nous limite, du temps qui ne nous lâche pas. Car le temps, si différemment de ce qu'avec tant d'insistance on a pu dire, est ce qui ne nous abandonne pas. Il nous porte, nous enveloppe. Et, en même temps qu'il le porte, le temps dresse et élève l'être humain au-dessus de la mort qui, elle avant tout, elle et non pas le néant, est toujours là. Et le temps s'interpose entre la mort et l'être qui doit encore vivre et voir, recevoir et donner, consommer et se consumer. Le temps a quelque chose de la mort, il en apporte quelque chose. L'annonce de la finitude, dira-t-on, mais cela, on le sait par la réflexion. Et le temps, même avant qu'il permette la réflexion – l'autoréflexion, pourrions-nous dire – sur le sujet humain, montre déjà sa parenté avec la mort. Laquelle n'est certainement pas de nature.

Le temps est l'horizon qui présente la mort en se perdant en elle. Ce qui veut dire que la mort cesse ainsi de se trouver au fond, pour les êtres mortels et conscients, et qu'elle s'en va au-delà, au-delà de l'océan du temps, comme une fleur inimaginable qui s'ouvrirait depuis le calice du temps.

Puisque le temps nous est donné à boire, son immensité océanique se concentre et s'offre dans un verre minuscule ; instants qui ne passent pas, instants qui s'en vont, lueurs, entrevisions, pensées insaisissables, et un autre air, une autre manière même de respirer. Et le calice du temps, inexorablement, offre le présent. C'est toujours maintenant. Et si ce n'est pas maintenant, ce n'est jamais, c'est une fois encore sans le temps, la mort qui n'est pas un au-delà du temps.

Écrire dans la solitude, sans but, sans projet, parce que, parce que c'est comme ça, peut sembler être un acte transcendantal que nous ne pouvons appeler sacré que parce qu'il s'agit d'un acte très humain. Mais il a quelque chose du rite, de la conjuration et, plus encore, de l'offrande, de l'acceptation : celle de l'inéluctable présent du temps, celle de passer dans le temps, d'aller à sa rencontre, comme il le

MARÍA ZAMBRANO

fait, lui, qui ne nous abandonne pas. Et, finalement, comme le temps est mouvement, il met en mouvement l'être humain ; être en mouvement, c'est faire, faire vraiment quelque chose, tout simplement. Faire la vérité, même si c'est en écrivant.

MARÍA ZAMBRANO, 1973

Introduction

Il y a fort peu de temps que l'homme raconte son histoire, étudie son présent et envisage son futur sans tenir compte des dieux, de Dieu, de quelque forme de manifestation du divin que ce soit. Cependant cette attitude est devenue si habituelle que, même pour comprendre les temps où il y avait des dieux, nous devons nous faire une certaine violence. Car le regard que nous jetons sur notre vie et notre histoire s'est étendu sans autre forme de procès à toute vie et à toute histoire. Ainsi, nous prenons uniquement en compte le fait qu'à d'autres époques le divin a fait intimement partie de la vie humaine. Et, bien sûr, cette intimité ne peut être perçue à partir de la conscience actuelle. Nous acceptons la croyance – le « fait » de la croyance –, mais il nous est difficile de revivre cette vie où la croyance était, non pas une formule figée mais un souffle vivant qui, sous des formes multiples, indéfinissables et insaisissables pour la raison, portait la vie humaine, l'illuminait ou la plongeait dans le sommeil, l'emportant dans des espaces secrets, engendrant des « expériences » dont nous trouvons l'écho dans les arts et la poésie, et dont la critique a peut-être donné naissance à des activités de l'esprit aussi essentielles que la philosophie ou la science elle-même. Seuls les « romanciers » audacieux ou les penseurs ambigus ont pénétré, en l'imaginant de leur point de vue particulier, dans cette vie vécue à la lumière et à l'ombre de dieux maintenant enfuis. Quant au nôtre – notre Dieu –, on le laisse exister. On le tolère.

Ainsi nous ignorons des phénomènes profondément significatifs, en les réduisant à un nom, en les considérant comme un fait et en cherchant tout au plus leur explication dans les causes que notre pensée actuelle considère comme les seules réelles, les seules capables de produire des changements : les causes économiques ou spécifiquement historiques. Mais, qu'est-ce que l'historique ? faudrait-il, avant tout, nous demander. Voilà justement ce qu'aujourd'hui nous nous demandons avec le plus d'inquiétude. Qu'est-ce que l'historique ? Qu'est-ce qui, à travers l'histoire, se fait et se défait, s'éveille et s'assoupit, apparaît pour disparaître ? Est-ce quelque chose de toujours *autre*, ou quelque chose de toujours *identique* sous chaque événement ?

C'est Hegel qui donna forme plutôt qu'à la question, à la réponse. Car il conçut l'histoire comme une vicissitude nécessaire, inexorable de l'esprit. Et ce ne fut pas le philosophe rationaliste, mais le chrétien assoiffé de raisons philosophiques – désireux de voir se déployer en raison sa foi initiale – qui le conduisit à son idée selon laquelle c'est l'« esprit » qui se déploie dans l'histoire, qui se manifeste, se nie, se dépasse, en se réalisant ; le chrétien exigeant que toute la réalité en vienne à être justifiée par l'esprit créateur. La réalité ne pouvait être la nature créée et produite une fois pour toutes, mais cette autre réalité dont l'homme est porteur, dont l'individu est le masque qui l'exprime et, en même temps, la contient ; masque qui se sacrifie en jouant son rôle pour ensuite disparaître. C'est ainsi que son christianisme dut aboutir à cette idée si peu chrétienne, si païenne, selon laquelle l'individu est le masque du *logos*. Car, pour l'éviter, il n'avait que la voie de l'orthodoxie chrétienne : celle qui transporte l'événement ultime et décisif, son sens ultime, dans une autre vie. Dans le cas contraire, la pensée n'a d'autre chemin qui s'offre à elle que celui de la disqualification de l'individu en masque, en acteur de l'histoire, et celui de l'histoire elle-même comme dépositaire du sens.